

ne revêt d'un manteau de jeunesse et de fraîcheur ? que nous aurons le courage de supporter patiemment les vessititudes de la vie ? que nous pourrions toujours être joyeux malgré l'ennui que nous éprouverons d'être au milieu du tourbillon du monde ! Alors ne courons-nous pas à travers les champs reverdissants pour voir si les *jaunets* et les *ne m'oubliez-pas* croissent encore, parcequ'ils annoncent l'approche de l'été?... Beau mois de Mai, si fécond en rayons lumineux et si riche d'espérances !... Bienvenu de tous : des vieillards et des jeunes ; des riches et des pauvres : doublement bienvenu par ces derniers, car avec la chaleur tu leur apportes l'abondance en compensation des souffrances d'un long hiver.

C'était au milieu de ce mois en 18... que profitant du relâchement des affaires je vins visiter le lieu de ma naissance, pauvre vieux Québec que j'avais abandonné pour m'établir chez son voisin plus entreprenant Montréal. J'errais déjà depuis deux heures dans les environs de la citadelle que je ne pouvais me décider de quitter ; car dans ma jeunesse j'allais m'étendre sur la pente couverte de gazon en dehors de la citadelle et là, je laissais ma pensée s'abandonner à des rêveries plus ou moins riantes les unes que les autres ; d'autre fois je prenais plaisir à regarder passer la sentinelle pour voir les rayons du soleil se réfléchir sur la bayonnette de son fusil qui reluisait comme un diamant ; d'autre fois encore, je regardais les hirondelles disparaître soit par les créneaux soit par les embrasures détériorées et je me demandais quel pouvait être le sort qui les attendaient ; mais la faim me décida enfin à m'éloigner de ces lieux qui me rappelaient tant d'heures de délices, pour me rendre à l'hôtel. Tout-à-coup au détour de la rue St. U***** j'entendis une voix que je crus reconnaître m'appeler par mon nom, je me détournai et, grand

Dieu ! quel surprise de me trouver dans les bras d'un ami, avec lequel je m'étais lié intimement quand j'habitais Québec. Un joyeux *comment ça va-t-il?* et un énergique serrement de main me firent bientôt oublier mon appétit.

Emile Dubrun (c'était son nom,) et moi fûmes bientôt engagés à nous rappeler tous nos tours, toutes nos farces, et toutes nos escapettes d'autrefois.

Soudain je jetai la vue sur son accoutrement et ne pus retenir cette exclamation :

—Mais Emile, que fais-tu donc à présent?... On penserait à te voir ainsi habillé que c'est un jour de fête. Ah ! mon brave, tu as assisté à une cérémonie quelconque ce matin, et tu ne travailles pas aujourd'hui.

—Travailler ? ma foi non ! Mes jours de travaux sont passés. Tel que tu me vois je suis un époux d'hier.

—Quoi ! tu es marié ? Je t'en félicite de tout mon cœur Emile, et te souhaite un heureux ménage. Mais dit-moi donc quelle est la tendre créature qui fait d'Emile Dubrun, *l'ouvrier*, Emile Dubrun, *l'indépendant* ? Il faut que tu aies épousé une seigneuresse ou plutôt une millionnaire. Ajoutai-je en souriant.

—Non, dit Emile, non pas précisément. Rassemble tes souvenirs ; peut-être qu'alors tu pourras deviner son nom ; car tu la connais.

—Eh bien ! laisse-moi voir un peu. Tu avais l'habitude autrefois d'empêcher une petite brunette de s'acquitter des messages qui lui était emsée, en l'arrêtant pour lui parler un peu d'amour, comme tu disais. Tu sais ce que je veux dire?... Annette Poirier la fille du menuisier de la rue du Pont. Est-ce elle ?

—Non, répéta-t-il cherche encore.

A. S. O****.

(La suite au prochain numéro.)